



Il n'y a pas de pornographe heureux

par Emmanuelle Arsan

*** C'est pourquoi l'auteur d'« Emmanuelle » et de « L'Antivierge » recommande ici un livre qui n'est pas pornographique mais érotique**

LE CHATEAU DE CENE
par Urbain d'Orlhac,
Jerôme Martineau, 146 p., 25 F.

Pour qui veut faire œuvre érotique, il n'existe que deux voies possibles : la morale ou la poésie. Il n'est pas nuisible, bien sûr, de suivre à la fois l'une et l'autre ; tandis que l'on s'expose à de grands risques en tentant d'arriver à destination par quelque autre itinéraire que ce soit. Il n'y a pas de pornographe heureux.

La morale a du temps devant elle : le moraliste peut donc au besoin rabâcher. Peut-être même doit-il le faire, s'il veut que le bien — le bien amer des changements — finisse par entrer dans la tête dure des retardataires.

La poésie, elle, ne peut se répéter. On ne fait pas deux fois un premier pas sur la Lune, et c'est le premier seulement qui offre au monde une image nouvelle. Le second n'a pas d'autre valeur que de préparer l'envol plus téméraire qui suivra. La poésie est ce qui force l'homme à découvrir sans relâche des astres nouveaux.

La tâche du poète érotique est de toutes la plus contraignante, car il lui est interdit, sous peine de pornographie, de se prélasser dans un rêve que d'autres ont fait avant lui. La pornographie, en effet, n'est que de l'érotisme réchauffé. Est pornographique tout livre qui n' imagine rien d'inouï. S'il était possible d'être censeur et sensé (le raisonnement par l'absurde est permis), le seul critère auquel on se fierait pour manier les ciseaux sans risquer de couper les ailes d'un poète serait celui-ci : qui-conque inventerait quelque chose de neuf pourrait tout dire.

Bien sûr, on laisserait les faiseurs de miroirs satisfaire ceux que le re-

flet de leurs propres obsessions amuse ou rassure. Mais ils n'auraient pas droit au titre d'auteurs érotiques, ni aux honneurs publics qui y seraient attachés : ils ne recevraient pas de prix littéraires et la critique les ignorerait...

Réveiller le dormeur

Mais j'entends déjà de hauts cris : en matière de sexualité, dit-on, il ne reste plus rien, depuis mille ans (ou dix mille ans) à inventer. Le terrain est excavé, fouillé, retourné : les sculptures et les écrits des anciens Indiens contenaient déjà toutes les positions et tous les artifices.

A cet argument, une seule objection : si l'érotisme est une archéologie, alors, d'accord, les collections sont en place, tous les objets sont exposés ; installons des portillons à tourniquets et distribuons les tickets. Mais si l'érotisme est une curiosité de l'incrédulé, un tâtonnement vers des trouvailles à venir, la quête de relations humaines encore inconcevables, le pressentiment d'un monde qui ne sera jamais complètement connu et dont il nous reste à peu près tout à apprendre, juste comme il en est de l'infini de la matière — faut-il nous contenter de visiter ses musées ou avons-nous, oui ou non, le droit et même le devoir de fréquenter ses laboratoires ?

Il suffit. Les raisonnements ne viendront pas à bout de l'irréductible opposition entre ceux pour qui tout, en morale comme en sociologie et comme en art, a déjà été inventé, et le passé est le reposoir d'un encyclopédique, définitif et immuable savoir — et ceux pour qui le destin de l'homme est de sortir à n'en plus finir de l'enfance. Mais peut-être le choc (toujours violent et souvent d'abord douloureux) que donnera à un esprit hiberné la révélation inattendue d'une aventure fabuleuse du corps (cerveau compris), suffira-t-il à restituer le dormeur au génie chaleureux de l'espèce. C'est pour préserver ces chances d'éveil que les montreurs d'images érotiques doivent être protégés et comblés d'éloges.

Louons donc aujourd'hui, parmi d'autres, un nouveau venu qui exerce son rôle de poète autant pour notre édification que pour notre plaisir. « Le Château de Cène » a tout ce qu'il faut, en effet, pour provoquer le choc. Mais il présente en même temps le mérite de n'avoir pas été écrit pour choquer : il a été écrit, de toute évidence, parce que son auteur ne pouvait s'empêcher de nous apporter la nouvelle d'une exploration qu'il avait faite en songe, qu'il savait avoir faite seul et dont, comme il le dit lui-même à la dernière ligne, il n'était pas sûr de revenir.

Un test initiatique

Il ne suffit certes pas de croire avoir trouvé un nouveau monde pour être Colomb. Bien des littérateurs se sont fait des idées là-dessus ; la bonne foi ne leur est pas en cela une excuse : mais, lorsqu'ils n'ont fait qu'échouer sur une île où, avant eux, d'autres avaient abordé, le récit qu'ils nous donnent est, à coup sûr, plus

agréable à entendre s'il est exempt de suffisance. La littérature (mais pas plus que toute autre conduite) est insupportable quand elle est une prétention. Urbain d'Orlhac, qui ne cherche même pas, en choisissant pareil pseudonyme, à se faire reconnaître, ne nous déclare nulle part que son île (car il est précisément question d'une île) est une terre vierge. Il pousse même la modestie jusqu'à dédier son histoire à Pierre Morion, auteur discret de « L'Anglais décrit dans le château fermé », dont l'étrange humour noir s'efforçait joyeusement de brouiller les pistes qui nous conduisaient droit à un très connu, sérieux et minutieux orfèvre des lettres.

Pourtant, « le Château de Cène » n'est dans la mouvance passive d'aucun fief suzerain. Son originalité ne réside pas dans le site choisi pour l'expérience, mais dans l'accélération ascendante avec laquelle le récit nous arrache à nos habituelles coordonnées de tolérance et nous projette dans un monde aussi étranger et aussi éprouvant que le gouffre de nébuleuses de « l'Odyssée de l'espace ».

De fait, il s'agit bien d'une épreuve, d'un test initiatique, physique et intellectuel à la fois. Le conteur passe, à notre heureuse surprise, d'une sexualité naturelle qui ne nous divertissait guère (bien que lui-même s'imaginât, dès ce stade, avoir atteint le faite de la félicité par la grâce d'Emma, créature délectable gagnée au prix d'une assez banale ordalie sauvage) à une sexualité de rêve et de groupe, autrement exigeante et dont il n'épuisera pas de sitôt les ressources.

L'art de l'excès

Le plus remarquable, en effet, est qu'après avoir triomphé des inventions cruautés et des intransigeants plaisirs auxquels l'expose la sphinge qu'il s'est juré de conquérir, tout le privilège, découvre le héros, que lui vaut sa victoire, est de devoir continuer de se dépasser sans trêve ni cesse : « Ce regard froid me disait qu'à l'intérieur du groupe, rien n'était jamais gagné, et que rien ne me permettrait jamais de m'y sentir en tout repos. »

Cette conclusion, à elle seule, suffirait à distinguer ce livre d'une catégorie où il est plus ou moins d'usage que les aventures s'achèvent par quelque satisfaction sublime, comme l'orgasme couronne l'étreinte. Ce qui retient ici notre intérêt, ce n'est pas seulement l'élégance — quelque peu précieuse, disons-le — du style, ni même la réussite de l'auteur dans un des arts les plus difficiles qui soient, celui de l'excès, mais aussi la clairvoyance avec laquelle il conçoit que sa fonction consiste à régler de scène en scène et à laisser inachevé un « immense et raisonné dérèglement de la réalité ».

La littérature onirique peut être mortellement ennuyeuse : nous ne commençons à nous sentir concernés que lorsqu'elle nous aide à comprendre que l'avenir incertain du réel dépend, entre autres facteurs, du droit que nous avons de le déranger.

E. A.

L'esprit
et
la lettre

Hachette rajeunit

Chez Hachette, les revendications du personnel qui s'étaient manifestées en mai 1968 ont abouti à la mise à la retraite de hauts personnages qui en avaient largement atteint l'âge. C'est ainsi que le directeur littéraire, Jean Mistler, académicien, a quitté son poste. Plus jeune que lui, Guy Schöeller a quitté la direction du « Livre de Poche » et de Stock, qui dépendait d'Hachette, pour entrer au magazine « Femmes d'aujourd'hui » — publication franco-belge, dépendant également du groupe.

Stock est ainsi passé sous le contrôle de Fayard, une des filiales de Hachette, et sous la direction de Charles Orengo. Stock se spécialisera dans la publication des romans étrangers, tandis que Fayard entend drainer de plus en plus tous les écrits politiques et les livres d'actualité.

Chez Hachette, l'étoile montante est Bernard de Fallois, qui a été ces dernières années le grand artisan du succès du « Livre de Poche » et était particulièrement chargé des rapports (souvent délicats) entre Gallimard et Hachette. Bernard de Fallois, spécialiste de Proust (c'est lui qui a découvert les inédits que l'on connaît), devient directeur littéraire, tout en ayant une grande activité sur le plan commercial. C'est à lui que reviendra la tâche difficile de coordonner les activités des maisons d'édition contrôlées par Hachette et entre lesquelles ne saurait exister de véritable concurrence.

Les voisins du Général

Le livre de photographies d'éducation sexuelle, « Positions », dont Michel Cournot a si joliment rendu compte dans notre dernier numéro, a paru aux éditions de « la Concorde », 11, rue Servandoni. Ceux qui connaissent leur géographie littéraire savent que le 11, rue Servandoni est l'immeuble qui jouxte les éditions Plon.

Depuis que la maison centenaire est passée sous le contrôle des « Presses de la Cité », non seulement le vieil hôtel de la rue Garancière a été entièrement modernisé mais, sous l'impulsion du directeur général, le Danois Nielsen, on s'y risque à des publications osées. « Positions » — précisément venu du Danemark — succède aux volumes de Sade parus dans la collection 10-18.

Le général de Gaulle qui, à la suite de bien d'autres généraux et maréchaux, avait publié ses Mémoires chez Plon, doit se dire que son départ a changé, partout, bien des choses.

Informations recueillies par
PATRICK LORIOU